

L'INFORMATION ? UN DEFI POUR LA CREATIVITE !

Depuis que l'homme existe, il pense.

Il cherche, il invente, il découvre, il imagine. En un mot, il crée du savoir. Depuis des dizaines de siècles, le volume des connaissances ainsi accumulées constitue le patrimoine intellectuel de l'humanité. Ce capital idées est riche et multiple certes, mais aussi très fragile. Souvent, il s'abîme, se disperse, s'égare.

Aujourd'hui, la technologie aidant, le problème de sa conservation semble résolu, puisqu'une information codée, digitalisée peut ne plus se dégrader. Mais deux autres défis se présentent à nous, deux risques d'un nouveau genre semblent désormais guetter le savoir. Le premier concerne sa quantité, le deuxième a trait à sa qualité.

Le volume du savoir croît en effet de manière exponentielle. Quelques ordres de grandeur : pendant ces trente dernières années, il a augmenté plus qu'au cours des 5000 années qui ont précédé. Il paraît paraît-il ? plus de mille livres par jour de par le monde et un seul exemplaire de l'édition dominicale du New York Times contient plus d'informations que ce qu'un paysan anglais du 17ème siècle pouvait rencontrer durant sa vie entière !

La qualité actuelle du savoir pose aussi problème. Quelles garanties avons-nous sur le fondement, sur l'exactitude ou la précision, sur la fiabilité de ce qui nous est proposé ? Quand des enfants étudient sur des photocopies de notes prises trop rapidement lors de cours parfois trop peu structurés, sommes-nous conscients des risques qu'ils prennent ? De plus, le paradoxe d'une technologie puissante est la possibilité de créer des images et des sons artificiels. Au cinéma, cela fait sourire : l'haleine des figurants du Titanic a été rajoutée par ordinateur suite à leur refus de tourner dans de l'eau à deux degrés. Mais le faux, l'artificiel a déjà pénétré le monde de la presse et des affaires, et là il faut s'inquiéter.

Mais allons un pas plus loin, car ce qui apparaît ici comme un problème de société plurielle doit aussi se conjuguer au singulier.

Toujours une bonne chose : apprendre

Si le savoir est d'une certaine manière collectif, l'apprentissage reste en effet avant tout une démarche individuelle. Et pour se construire de la connaissance, le défi est bien double pour chacun d'entre nous. Les critères de qualité ne seront rencontrés que par un sens retrouvé de l'étonnement et de la critique, la maîtrise de la quantité passe, elle, par une toute nouvelle approche, car notre capacité à mémoriser reste, elle, la même.

Il faut aujourd'hui tisser le savoir de passerelles comme on arme du béton avec des tiges de fer. Il faut créer des ponts entre les disciplines, avoir le réflexe d'une pensée qui relie.

Ces liens peuvent être de deux types. Le premier est plutôt concret et je le qualifierais d'« horizontal ». Il consiste à connecter deux particules de savoir distants via un détail de l'histoire, un moment d'une biographie, voire même une anecdote.

Quelques exemples. La philosophie et la physique se sont rencontrés à l'enterrement de Newton auquel assistait Voltaire, un de ses fervents admirateurs. La littérature et la politique se sont croisés bien sûr au procès de Zola qui défendait Dreyfus, mais aussi lorsque Lamartine fit au parlement français un vibrant plaidoyer en faveur de l'alphabet imaginé par Louis Braille. Il est utile de pouvoir relier entre eux des géants de l'histoire. Il y a Hegel qui à Iena voit Napoléon sur son cheval, Léopold II séduit par le projet de Stanley ou bien sûr Aristote, conquérant des idées et professeur d'Alexandre qui n'avait qu'une idée : conquérir.

Ces liens simples, ces binômes sont déjà fort utiles. Ils aident à resituer, à se souvenir, à mettre en perspective. Dans certains cas, il existe encore mieux : de véritables toiles d'araignées. Une figure marquante de l'Histoire peut devenir à elle seule une structure d'ancrage pour un pan entier de savoir, ce qu'on appelle aujourd'hui un hyperlien. Catherine de Medicis, par exemple. Issue d'une famille qui traverse trois siècles S et les Alpes, sa vie cotoie la médecine d'Ambroise Paré, la prospective de Nostradamus ou la philosophie de Machiavel. Elle a connu la Nuit de la St Barthélémy et le coup de Jarnac, elle était épouse et mère de rois (et de la reine Margot !). La vie de Catherine de Medicis est un hypertexte qui tient toute une époque ensemble et contribue donc à notre savoir.

Un autre exemple multidisciplinaire pourrait être le Nil. On y rencontre la religion et Moïse, l'écologie et le barrage d'Assouan (dont le volume n'est que 17 fois celui de la pyramide de Chéops construite à la main 4000 an plus tôt !). On peut y visiter des ruines qui fascinaient déjà César et Cléopâtre. Le Nil traverse huit pays avant de « donner l'Égypte » comme disait le grec Hérodote, soit une terre utile du même ordre de grandeur que la Belgique.

L'histoire du Nil et la géographie de Catherine de Medicis, le delta de l'un et la généalogie de l'autre sont des exemples de réseau de savoir, d'arbre de connaissances. Tout ce qui précipite une anecdote, unit de l'éloigné, quadrille l'espace, relie de l'inattendu, tout cela constitue la trame de la mémoire sur laquelle peut se construire, comme un puzzle, une culture générale en perpétuel risque d'effritement. Ce sont autant de câbles qui tiennent ensemble les blocs de savoir. Grâce à eux, le disparate devient cohérent, les modules deviennent un ensemble. Aujourd'hui pour apprendre, il vaut mieux être tisserand que maçon.

Mais pour « tenir le savoir ensemble » un deuxième type de lien est nécessaire qui s'éloigne des faits, des dates ou des lieux. Je le qualifierais de « vertical ». La masse d'information contraint en effet au recul, à la prise de distance. L'esprit doit se construire un grand angulaire pour appréhender la totalité, connaître peut-être un peu moins mais mieux savoir de quoi est faite la connaissance, et où elle se trouve.

Il nous faut retrouver le sens du concept, repérer à travers toutes les disciplines partout les analogies et les invariants, les points communs et les points fixes.

Nous avons vu que l'essence du lien horizontal est d'être concret et de s'opposer ainsi à la fragmentation du savoir, à la fissuration de la mémoire. Le lien vertical est par contre essentiellement abstrait, il permet de ficeler l'information utile et d'en faire de la connaissance.

Ingénieur du savoir

Car la société dite de « l'information » est surtout une société où l'homme n'est plus capable d'assimiler l'information qui y est produite ! Le problème n'est plus pour lui d'accéder au savoir un clic suffit mais plutôt de tenir le savoir ensemble, de le transformer en connaissance.

Le monde change. Aujourd'hui, on peut apprécier dans son salon la note rustique de poutres apparentes. Hier, on les dissimulait pourtant par du plafonnage. Et pour faire tenir le plâtre sur le bois, le plafonneur tailladait d'abord la poutre, il faisait des encoches, créait des aspérités, des demi-copeaux auxquels le plafonnage pouvait s'accrocher.

Le monde change. Aujourd'hui il faut pouvoir accrocher le savoir à des structures mentales préexistantes sous peine de le voir se détacher de son sens et tomber dans l'oubli. Avant d'acquérir de nouvelles connaissances, il faut nous préparer à l'accueillir. Il nous faut des repères, des ordres de grandeur, de quoi mettre ce savoir nouveau en perspective, de le situer par rapport à des expériences précédentes. En un mot, il nous faut des concepts.

Les concepts nous permettent de prendre de la distance, de reculer pour mieux penser. Par opposition aux liens horizontaux, aux passerelles concrètes qu'on peut tisser entre différentes disciplines, l'abstraction du concept est plutôt une démarche verticale qui relie deux ensembles par ce qu'ils ont d'essentiel.

Risquons quelques exemples. Quel est le fil qui relie des livres aussi différents que « Les Mots » de Jean-Paul Sartre, les confessions de St Augustin, la vie de Henri Brulard de Stendhal ou Laterna Magica d'Ingmar Bergman ? Le concept commun est l'autobiographie.

Comment se résume la philosophie de Pythagore ? Par l'identification de deux concepts : un nombre était pour lui non seulement une quantité mais également une qualité . Et le concept de « non finito » de Michel Ange ne se retrouve-t-il pas dans celui de la SMART, cette voiture qu'on ne finit que lorsqu'elle est commandée, ce « non finito » n'est-il pas le principe même des flux tendus, du « just in time » ?

Les concepts, qu'on peut définir comme des idées recyclables peuvent aussi se combiner. Ils sont tantôt atome tantôt molécule. L'urbanisme de la Renaissance résulte de la conjonction d'un retour du platonisme et de la découverte de la perspective. La révolution industrielle du XIXème siècle découle d'un usage simultané de la machine à vapeur et de la comptabilité.

La dite comptabilité fut d'ailleurs l'inspiration première de Lavoisier, le père de la chimie moderne. Un franc est un franc, un milligramme doit donc être un milligramme. Rien ne se perd, rien ne se crée et en anglais un bilan se dit toujours « balance sheet. ». En chimie, il y a des phénomènes réversibles et ceux qui ne le sont pas. Respectivement les opérations dans le bilan, et celles dans le compte de perte et profit !

La comptabilité est une pratique qui s'appuie d'ailleurs sur bien d'autres concepts. C'est par exemple une modélisation, tout comme l'est une carte géographique ou une équation de la physique. Elles ont en commun d'approcher le réel, mais elles ne sont pas le réel.

Avant il fallait apprendre beaucoup de choses. Aujourd'hui, il faut surtout apprendre à apprendre, puisqu'il y a trop de choses. Il faut devenir ingénieur du savoir. Plutôt que de lire quatre ou cinq romans de Camus, il vaut peut-être mieux en lire un, mais lire aussi une critique de ce livre et la vie de Camus pour comprendre son projet et son époque. On peut alors s'imaginer les autres romans, déduire ses scénarios. Le temps consacré à Camus sera le même, le savoir sur Camus sera plus riche.

L'ingénieur du savoir aura aussi recours au bon vieux bras de levier du génial Archimède. Pour soulever de grandes questions, de grands auteurs proposent parfois d'être un point d'appui. Quand Jacqueline de Romilly publie « Pourquoi la Grèce ? », ce sont des dizaines d'années de travail qui sont présentées en cadeau au lecteur. Dans une synthèse magistrale, elle explique pourquoi un petit pays pas vraiment uni, sans atouts particuliers, est pourtant devenu depuis plus de 2000 ans une référence pour la pensée occidentale. Le temps consacré à la Grèce sera le même, le savoir sur la Grèce sera plus riche, (surtout si le livre est lu lors d'un séjour S en Grèce !).

L'apprentissage, et le savoir qui en découle, a toujours été pour l'homme un projet permanent. Aristote voyait déjà en l'homme « un animal qui désire le savoir ». Pic de la Mirandole voulait tout savoir. Les encyclopédistes du siècle des Lumières voulaient tout décrire. Aujourd'hui, diraient-ils, voudraient-ils encore la même chose ? Sûrement pas, car les projets de savoir sont différents, nécessairement.

Peut-être de chaque chose ne plus retenir que le début et la fin mais disposer des outils cognitifs pour reconstruire si nécessaire les étapes intermédiaires. Peut-être lire moins, et passer plus de temps à choisir ses livres. Peut-être savoir moins de choses, mais savoir où trouver les choses. A chacun son système, à chacun ses liens, à chacun son projet, à chacun ses outils.

Car entre le « mens sana » et le « corpore sano » toujours d'actualité vient désormais se glisser un troisième élément, l'ordinateur et sa mémoire infinie. La tête sera alors d'autant mieux faite que l'ordinateur sera bien plein.

Il faut aujourd'hui organiser l'information autour de la connaissance et non l'inverse. Ce changement radical permettra peut-être le retour en grâce du bonheur d'apprendre, dont parlait déjà S St Augustin. Il l'appelait même « libido sciendi », la jouissance de la connaissance !

Luc de Brabandere.